

## Les bois d'Holnon et d'Attilly, près de Saint-Quentin

par Mme Nelly BOUTINOT

---

La forêt qui couvrit l'Europe lorsque le climat tempéré se fut installé était l'aboutissement normal de la végétation sous ce type de climat lorsque l'influence de l'homme était dérisoire. Il s'agissait, dans notre région, d'une forêt dense constituée d'essences à feuilles caduques auxquelles succédaient, plus au nord, des conifères. Cette forêt, contrairement à la forêt méridionale, avait une faculté de régénération très grande ce qui ralentit sa destruction lorsque l'influence humaine devint prépondérante.

L'augmentation de la population, la déforestation qui s'ensuivit, le développement du rôle économique des massifs subsistant provoquèrent la métamorphose des paysages.

Le sort des bois d'Holnon et d'Attilly fut identique au sort de la forêt en général, forêt dont ces bois n'étaient pas distincts.

Les Viromandui firent des clairières sur le plateau picard : ce n'était que des trouées négligeables et, sous Jules César, les bois que nous étudions étaient encore soudés à d'autres, le tout formant l'antique forêt d'Arrouaise prolongeant celles du Nouvion et de Crécy, celles de Saint-Gobain et de Coucy.

Dans l'arrondissement de Saint-Quentin, plusieurs noms de villages attestent de ce passé verdoyant où bois et marécages étaient les éléments fondamentaux des sites. Fayet était planté de hêtres ; le dernier espace boisé de la localité fut livré dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle à la construction de villas de luxe. Holnon doit peut-être son nom à la présence d'aulnes ou à la déformation du mot aulomade signifiant vallée...

Attilly, dont le nom est dérivé d'un mot traduisible par l'expression : qui domine l'eau, n'évoque donc pas les arbres et pourtant, son emplacement, ses cultures sont le résultat des défrichements successifs opérés depuis les Celtes, les Gaulois, les Francs, les moines de l'abbaye de Vermand, les ouvriers de 1848, les cultivateurs contemporains...

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, les bois d'Holnon et d'Attilly formaient encore une masse compacte de près de 800 hectares, s'étendant de Vermand vers Maissemy et le Petit-Fresnoy, la vieille Chaussée romaine de Saint-

Quentin à Nesle, du côté de Savy et de Dallon. Le déboisement par la main-d'œuvre des ateliers nationaux de 1848 fut efficace : Holnon qui possédait 350 hectares de bois au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'en avait plus que 140 au début du XX<sup>e</sup> siècle. Environ 350 hectares subsistaient encore au milieu du XX<sup>e</sup> siècle mais pour les deux communes d'Holnon et d'Attilly. Certains propriétaires ont continué à déboiser (avec ou sans autorisation) et les bois ont, à nouveau, rétréci.

Nous allons essayer de remonter le temps et de montrer l'importance passée, difficile à soupçonner pour le promeneur actuel, des derniers bois du Saint-Quentinois.

### SUR LES TRACES DES ROMAINS

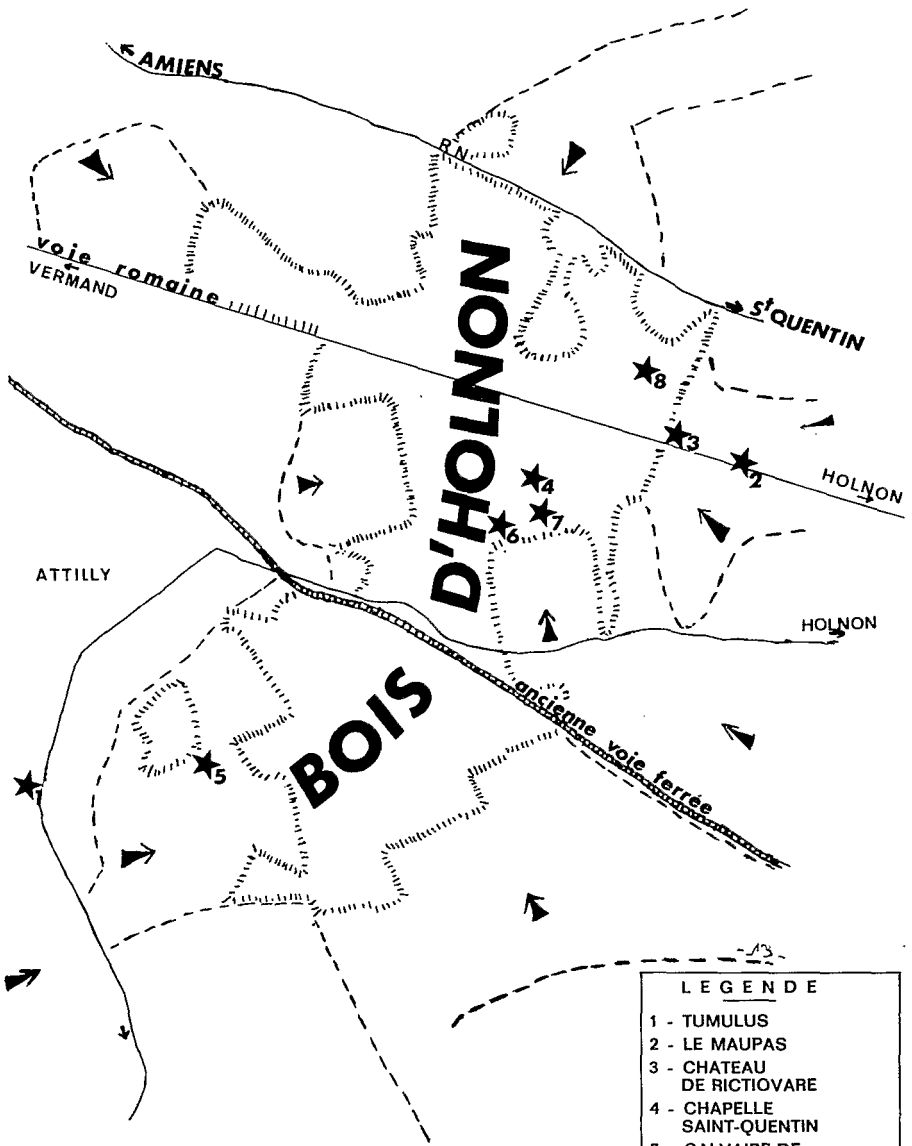
Les bois sont traversés par la Chaussée Romaine, ancienne voie reliant St-Quentin à Vermand par Marteville, sur les bords de laquelle le village gallo-romain se construisit. A certains endroits, la chaussée disparaît sous la végétation herbacée et les arbres.

Cette chaussée, en ligne droite, faisait partie des voies militaires nécessaires aux Romains. Sa largeur était encore de 28 à 30 m au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les voyageurs suivaient cette route bordée de gazon sur 8 à 10 m où l'on voyait jouer les enfants et paître les troupeaux. Les habitants des villages étaient appelés à combler les ornières. La présence d'arbres de chaque côté rendait la chaussée très humide en certains endroits, par exemple à l'entrée du bois en venant d'Holnon, au lieu-dit « Le Maupas » (le mauvais pas) au passage de la Montagne à Cailloux, endroit qui doit son nom aux grès du sol.

A droite de ce lieu se dressait « le château de Rictiovare » car on assure, sans en avoir de preuve, que ce proconsul romain séjourna en ce château-fort bâti en un site qui dominait les terroirs environnants. En 1874, un souterrain fut découvert en ouvrant un puits à marne, mais il ne fut pas exploré. L'origine du nom : Arden, donné aussi à l'emplacement, a été cherché. Les uns prétendent qu'il s'agit d'un mot celtique qui signifiait le bois, la forêt ; d'autres qu'il s'agit d'une déformation de arder qui signifie brûler et rappellerait la destruction de l'édifice par le feu. Une autre thèse voudrait faire prévaloir le mot ardent qui indiquerait un endroit où l'on voyait des feux follets.

La chaussée romaine conduisait les lavandières d'Holnon jusqu'à quatre fosses au lieu-dit « Le Vireux ». Fin XIX<sup>e</sup> siècle, ces fosses devenues boueuses étaient inutilisables. L'une d'elles « La mare du Damné » était entrée dans la légende, car on avait prétendu qu'il en sortait des gémissements. Il était alors nécessaire de se signer.

De l'autre côté se trouve la vallée de Faux où coulait le ruisseau du même nom, aujourd'hui disparu. En 1884, le sol y était encore tourbeux et instable. Vers 1870 un chêne s'est, dit-on, enfoncé à 6 ou 7 m dans le sol ! D'autres effondrements sont signalés à la même époque.



 recul des bois depuis 1848 jusqu' en 1979

- LEGENDE**
- 1 - TUMULUS
  - 2 - LE MAUPAS
  - 3 - CHATEAU DE RICTIOVARE
  - 4 - CHAPELLE SAINT-QUENTIN
  - 5 - CALVAIRE DE MISERY-EN-CARNOIS
  - 6 - FORT DE L'EPEE
  - 7 - CALVAIRE DE L'EGLISE D'HOLNON
  - 8 - SIGNAL GEODESIQUE

D'autres endroits étaient en eau épisodiquement. C'est ainsi qu'à la suite d'un gros orage en juillet 1861, l'eau qui coulait dans la vallée du Pont se précipitait dans une fosse comme en un entonnoir. Cette vallée du Pont était le chemin de la contrebande du sel. Peu avant 1789 un contrebandier y fut tué par les employés de la gabelle.

En 1846, les conseils municipaux d'Holnon, Marteville et Fayet décidèrent de rétrécir de moitié la largeur de la chaussée romaine qu'un chemin vicinal de 1838 supplantait. Ils vendirent les terrains récupérés et le produit de la vente devait être affecté à l'édification d'une maison d'école avec logement pour l'instituteur et salle de mairie. En 1848, les grès et cailloux de la chaussée furent pillés pour faire la grand'rue d'Holnon. On ouvrit pour cela des tranchées de 60 à 80 cm de profondeur. En 1885, la largeur de cette voie n'est plus que de 5 à 6 m, les propriétaires riverains empiétant sur le domaine public...

### LE CHRISTIANISME

Avec la venue du christianisme, divers lieux consacrés par la vénération populaire furent annexés. Ainsi, pour justifier la sanctification d'une source, on eut recours à la légende de St-Quentin. Le saint, échappé des prisons de Rictiovare, se serait caché dans les bois où, mourant de soif, il implora Dieu de ses prières. Une source aurait alors jailli. Ce serait une source miraculeuse aux propriétés curatives, et qui connut chaque 1<sup>er</sup> Novembre des pèlerinages dont on parle jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. On y venait aussi le jour de l'Ascension.

Dans la nuit du 31 Octobre au 1<sup>er</sup> Novembre, dès 3 ou 4 heures du matin, les gens se rassemblaient autour d'un grand feu. Dans le culte païen, il s'agissait de célébrer la venue de l'hiver ; ensuite, ce fut une fête en l'honneur du Saint. Au signal du maître de cérémonie, on éteignait le feu puis tous les feux de proche en proche dans un silence total évoquant la mort ; puis on ranimait d'abord le père-feu et ensuite tous les autres au milieu de cris d'allégresse : la mort de la nature n'est qu'apparence, elle prépare le renouveau symbolisé par ce feu retrouvé sous la cendre. Chacun emportait un tison pour allumer la lampe de la maison. Selon les croyances populaires, des génies apparaissaient la nuit pour aider ou anéantir les voyageurs selon la couleur de leur âme.

A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la fosse fut curée. On y trouva quantité de monnaies de cuivre jetées par les fidèles venus déposer une offrande ou brûler un cerje, sollicitant la guérison de maux de gorge ou des yeux, tout en se passant de l'eau sur les parties du corps correspondantes. Seuls existaient alors une statue dans une niche et une croix de bois.

Une chapelle fut édiflée en 1864. Elle fut payée de l'argent de quêtes réalisées à Holnon, Attilly, Etreillers et dans le bois lui-même, ainsi que par les largesses de la Société des Ours de St-Quentin (corporation de fils de bourgeois de la ville). Un tilleul séculaire ombrageait ces lieux autrefois mystérieux. Peu à peu l'eau devint sale et boueuse. La fosse fut couverte en 1890.



CHAPELLE DE SAINT-QUENTIN, VILLE DE HOLNON

*Extrait de Poëtte (Charles), Histoire d'Holnon,  
Saint-Quentin, impr. Ch. Poëtte, 1885, p. 112.*

En cette fin de XX<sup>e</sup> siècle, il ne reste aucun vestige digne de restauration.

Un autre site accueillit, vraisemblablement dès le IX<sup>e</sup> siècle, un édifice religieux : l'église de Misery-en-Carnois, en face de Savy. D'ailleurs, les curés d'Holnon eurent longtemps le titre de « curés de l'église de Saint-Quentin de Misery-en-Carnois d'Holnon ». Misery se trouve au centre du polygone formé par les villages de Vermand, Holnon, Savy, Etreillers, Beauvois. C'était peut-être aussi un village datant de l'époque gauloise ; il existait en tout cas avant l'an 1100.

Une autre localité portait le nom de Carnois. C'est à sa destruction que Misery devint Misery-en-Carnois. Cette première église disparut sans doute suite des exactions des troupes anglaises au XIV<sup>e</sup> siècle, mais M. Collart, dans sa monographie sur Attilly avance aussi la date de 1681 ou 1676 année de méfaits des Espagnols. Les ruines de l'édifice demeurèrent visibles jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le lieu-dit « Le Carnois » planté un temps par les moines de l'abbaye de Vermand évoque ce passé.

Une croix, élevée le 19 Juin 1887 à la mémoire des morts de Misery-en-Carnois, rappela l'emplacement... On trouve ce monument près d'un endroit boisé au milieu des champs d'Attilly.

Un autre endroit fut construit sans qu'on puisse aujourd'hui en voir de traces : Bracheul, entre Maissemy et Bertaucourt. Il en est question en 1068 dans une charte du comte Herbert IV de Vermandois. Sa disparition remonte à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Il y avait dans les bois de Bracheul des bas-fonds et un ruisseau disparus eux-aussi.

On dit qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, un riche bourgeois de Saint-Quentin nommé Anselme fit bâtir maison dans les bois, maison fortifiée appelée Maison de l'Epée, qui se situait du côté d'Attilly. Une fête fut donnée en cette résidence pour célébrer la remise du titre de chevalier de l'Epée à son propriétaire. L'ordre religieux de l'Epée fut fondé en Espagne et approuvé par le pape Alexandre III en 1175 ; c'était un ordre en rapport avec St-Jacques de Compostelle. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la premenade annuelle aux « arbres de l'Epée » tire son origine de cette fête commémorée le jour de l'Ascension. Cette promenade, aboutissant à de vieux tilleuls sur la partie la plus élevée du bois, suivait des allées tracées en 1845 alors que les lieux appartenaient au Duc de Vicence.

Lors de l'ouverture de ces allées, on mit à jour des marches descendant à des caves et souterrains. Il ne reste plus aucune trace visible alors qu'il y a un siècle on voyait encore le fossé circulaire entourant les anciennes constructions ; de l'eau y stagnait dans la partie sud.

On suppose que des habitations villageoises se développèrent autour de cette maison initiale. Un chemin, dit de l'ancienne ville, figura sur des

plans incitant à prendre en considération l'hypothèse de l'existence d'un village.

Dans les siècles passés, les superstitions étaient courantes, et l'on disait qu'aux alentours du site précis de la Maison de l'Épée, dans la nuit du Sabbat, la veille de la St-Jean, sorciers et sorcières faisaient banquet et tramaient d'affreux complots sous la présidence d'un délégué de l'Enfer.

Aujourd'hui les ordures du district urbain se sont empilées sur le site présumé.

Au sommet du monticule proche de la Fontaine de St-Quentin, à 100 m à peine, vers le sud, une autre église nommée Eglise d'En-Haut fut jadis élevée. Une pierre retrouvée portait la date de 1436. Plusieurs seigneurs d'Holnon, Attilly et Caulaincourt y furent inhumés. Couverte de chaume, de 22 m sur 13,5 m, elle était d'une grande modestie. On y mariait clandestinement les amoureux dont les parents n'étaient pas d'accord. Un cimetière l'entourait, que le bois reconquit sous les guerres de Louis XIV.

En 1662, un nommé Antoine Befort, bûcheron à Holnon reçut 11 F pour abattre les arbres et remodeler la haie. L'église ayant subi plusieurs fois des vols, très délabrée, fut interdite en 1706. Les locataires des terres et bois appartenant à l'église les exploitèrent plusieurs années sans acquitter de redevance.

En 1790, la vente des matériaux provenant de l'édifice rapporta 84 livres 4 sous, somme qui fut versée dans la caisse de la fabrique de l'église d'Holnon. L'emplacement fut planté puis défriché en 1887. Après l'interdiction frappant l'Eglise d'En-Haut, la chapelle seigneuriale d'Holnon avait été transformée en église paroissiale, mais le cimetière ne fut ouvert qu'en 1780 ; les inhumations eurent donc lieu un moment à Fayet.

L'agrandissement de cette chapelle avait été possible grâce à l'abattage d'arbres en 1744. Quant à l'Eglise d'En-Haut, un calvaire fut élevé en mémoire des trépassés enterrés en son cimetière. On le retrouve dans les broussailles ; la croix est tombée du socle, mais reste, malgré la rouille, en assez bon état.

## LA MARQUE DE L'ANNEE GEODESIQUE

Le dernier édifice construit dans le bois et dont il reste des traces est ce que les enfants d'Holnon appellent « le phare ». Il s'agit du Signal géodésique élevé entre la chaussée romaine et la route d'Amiens, non loin du château de Rictiovare, à 145 m d'altitude, un des endroits les plus élevés du Saint-quentinois.

Au mois d'Octobre 1886, le capitaine Brulland, membre de la section de géodésie au Ministère de la guerre, surveille l'installation d'un pylône

de 20 mètres. Du haut de cette construction on correspondait à l'aide de signaux avec d'autres lieux identiques de la Somme et de l'Oise. Il s'agissait d'études destinées à déterminer une nouvelle mesure de la Méridienne de France. Une pierre gravée commémora cet événement, et le lieu devint but de promenade. Maintenant, les sentiers d'accès sont envahis par les ronces. Le pylône est toujours en place, mais la pierre est tombée.

## L'INFLUENCE DES BOIS SUR LA VIE QUOTIDIENNE

Les bois d'Holnon et d'Attilly ont donc abrité les monuments que nous venons d'énumérer. Ces derniers ont été autant de centres d'attraction, de buts de promenades, ils devinrent peu à peu simples prétextes pour les sorties des citadins. Des sociétés de musique se faisaient entendre en été jusqu'à 9 ou 10 heures du soir. Le chemin de fer fit une trouée dans la verdure, mais il favorisa les habitudes des Saint-Quentinois : il déversait à la halte d'Holnon et à celle du bois tous les amateurs de nature et de musique de la ville. Ce n'est qu'à la première guerre mondiale que les bois furent délaissés.

Des générations d'enfants de Maissemy, Bertaucourt, Pontru, Petit-Fresnoy et Gricourt, tout comme ceux d'Holnon, Attilly, Francilly, Selency, Savy, Etreillers avaient eu les bois à leur porte. Pour eux, les promenades intéressantes ont été chose courante durant des siècles. Le secteur boisé est maintenant restreint, et seuls les gamins d'Holnon et d'Attilly connaissent encore de bons moments lors de leurs escapades.

De tout temps, les bois ont influencé, non seulement les citadins et les enfants, mais la vie quotidienne des riverains.

En hiver, les femmes ramassaient les branches mortes pour en faire des « foies » servant à alimenter les fours et le foyer.

Les ouvriers des fermes devenaient bûcherons ou sarcleurs de taillis, nettoyeurs de cépées. Ils faisaient, de 9 h à 4 h des ballots pour eux ou des bourrées dont une sur deux leur revenait.

En été, les femmes coupaient l'herbe, cueillaient des fraises qu'elles venaient vendre à St-Quentin. Même chose pour le muguet, les cerises noires, les framboises, les noisettes et les mûres.

Les ménagères d'Holnon se rendaient dans la vallée du Pont pour laver le linge. On raconte qu'une fois, elles le virent disparaître et qu'on le retrouva quelques jours plus tard dans l'Omignon à Vermand.

Fin du XIX<sup>e</sup> siècle, toutes ces activités étaient devenues exceptionnelles ; aujourd'hui, elles sont impossibles !

Cependant, il en est une qui persiste. Il s'agit de l'extraction du sable. Des tombereaux, souvent au nombre de 50 à 60 chacun attelé d'un cheval, étaient amenés dans les zones d'extraction puis gagnaient St-



Quentin par le chemin du Bois des Roses. Les conducteurs faisaient halte à l'auberge « Aux trois Entêtés » pour se restaurer et boire bière ou cidre. La grandeur des sablières augmenta avec les moyens modernes, et l'incertitude qui règne quant à la taille qu'aura la future carrière destinée à alimenter la construction de l'autoroute A 26 est un mauvais présage.

Il faut aussi évoquer une coutume champêtre pittoresque des bergers. Jusqu'à la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les troupeaux de moutons étaient nombreux et l'on voyait souvent, de Septembre à Novembre, les animaux paître sur les gazons en bordure des bois. La nuit, les animaux étaient parqués. C'était l'époque où le flageolet agrémentait les veillées des gardiens...

On ne peut passer sous silence le rôle des bois lors des invasions. On y cachait les bestiaux dans les vallées de Faux et du Pont par exemple. Les gens s'y cachaient eux-mêmes car il y eut certainement des « muches ».

D'autres traditions étaient liées à la présence des bois. Ainsi celle du 1<sup>er</sup> Mai : les jeunes gens portaient un « mai » à leurs connaissances féminines. Ces « mais », arbrisseaux d'essences diverses en provenance des bois tout proches, avaient des significations diverses allant de la déclaration d'amour (mai d'épeine-épine) à l'insulte (mai de saule ou du sureau). La demande en mariage se faisait par un « mai » de boul (bouleau).

Il fallait veiller auprès du Mai planté sur le toit de chaume ou devant la maison, car il pouvait être changé pendant la nuit par de petits plaisantins.

Outre ces mais particuliers, il y avait le mai du village. Sur la place publique, on plantait un gros bouleau qu'on allait chercher dans le bois avec la complicité du propriétaire et qu'on enrubbait. On dansait autour de lui ou dans la salle de danse toute proche.

## LA VIE SAUVAGE DANS LES BOIS D'HOLNON et D'ATTILLY

La variété des sols et des reliefs explique le nombre relativement élevé de plantes observées, près de 300, par les herboristes du XIX<sup>e</sup> siècle.

Outre les arbres : chênes, frênes, bouleaux, trembles, ormes, tilleuls, hêtres, aulnes, noisetiers, saules, et les plantes communes dans les bois : clématite des haies, anémones, jacinthes et muguet, pervenche et coucou, figurait toute une flore due à la présence du sable soit en sous-sol, soit en surface. Toutes ces plantes constituent un ensemble original pour la Picardie dont les plateaux sont crayeux. Les botanistes régionaux, les étudiants, trouvent encore une grande diversité de plantes principalement liées aux chênaies.

Citons en particulier l'Airelle Myrtille et le Maianthème que l'on trouve normalement en montagne. L'Hellébore, très rare au XIX<sup>e</sup> siècle, n'a pu être repérée cette année. La bruyère à quatre angles, que l'on rencontre aussi à Cessières, et le Lycopodium sont maintenant des espèces rarissimes.

En effet, des coupes désastreuses et l'installation de dépotoirs géants dégradent le site. L'ouverture de sablières ne peut plus être considérée favorablement car leur ampleur sans cesse accrue, le nivellement à faible altitude des reliefs, la diminution de la couche filtrante entraînent les bouleversements que la petitesse du massif ne peut plus supporter. Les ouragans d'antan, celui de 1807, l'orage de grêlons de 1865, celui de 1876 qui déracinèrent ou cassèrent de nombreux arbres et marquèrent si fortement les villageois de l'époque, ne sont rien en comparaison des atteintes chroniques dont souffrent maintenant les bois.

L'autre aspect négatif de cette lamentable évolution est la régression alarmante de la faune. Bien sûr, il y a la disparition des espèces qui étaient liées à la présence de l'eau. Près des ruisseaux, (roiard Mademoiselle à la limite de Savy, royard Coutte près du Petit Fresnoy, fontaine Ste-Hunégonde, viviers de Maissemy, de Bracheul, etc...), on trouvait couleuvres, salamandres et grenouilles.

Evouons surtout le grand prédateur disparu : le loup. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il n'était pas rare d'en voir des bandes de 5 ou 6 que les battues ont décimés peu à peu.

Voici le récit d'une chasse rapporté dans le livre de Poëtte : « Le 31 Janvier 1769, une chasse aux loups avait été organisée dans les bois d'Holnon ; 80 traqueurs et une vingtaine de chasseurs se trouvaient réunis au milieu des bois. Les chasseurs étaient postés sur la voie attendant les loups que les traqueurs devaient pousser devant eux. Le fils du garde-chasse du chapitre de Saint-Quentin, Louis-François Caron, domicilié chez son père à Holnon, se trouvait dans la voie à cinquante mètres environ d'un traqueur nommé Vassent, d'Attilly. Tout à coup, un loup traverse la voie et Caron tire sur lui sans l'atteindre. Malheureusement, Vassent quittait au même moment l'arbre qui l'abritait. Il reçut un coup de fusil, et dix huit jours après il succombait aux suites de sa blessure. Il reconnut qu'il était victime de son imprudence et, grâce à l'intervention de M. Paporet, de Vaux, sollicité par M. Caignart du Rotoy, de St-Quentin, Caron obtint du roi Louis XV, au mois de Mars suivant, des lettres de rémission. ».

Au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, les loups subsistaient dans le bois nommé l'Anglée (aux abords de l'actuel pont de chemin de fer).

Le bois Pied de loup ('Bos Pied'Leu) s'étendait sur une colline limitée par le chemin de Maissemy à St-Quentin qui débouche route de Vermand. On disait que son nom était dû aux nombreuses empreintes de pattes de loups qu'on voyait, mais il serait possible qu'il s'agisse du nom du propriétaire surnommé Pied de Loup (Odon II, seigneur de Ham de

1106 à 1148, portait ce nom, de même qu'un chanoine de Reims cité dans un document de 1229 s'appelait Simon Pied de Loup), ou encore du nom d'un ancien lieu-dit de Maissemy « Pied-de-Lor ».

Un autre bois s'appelait Bois du Parc à Leups, son nom lui venait d'un parc à moutons établi par un berger et qui aurait été visité fréquemment par des loups.

En 1832, deux habitants d'Holnon virent 5 loups s'approcher, puis s'éloigner d'eux sans problème. La disparition totale de l'espèce date vraisemblablement de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Force est de remarquer les similitudes entre la conduite des hommes des siècles passés envers les loups et celle des hommes d'aujourd'hui envers les renards ; à cette différence près que nos aïeux ne disposaient pas d'informations scientifiques, et que les cas de rage étaient cités avec force renfort de détails cauchemardesques, si bien que, si la peur du loup s'explique et se comprend, on ne peut aussi facilement admettre le génocide des renards.

Tout comme actuellement on verse des primes aux gardes pour chaque renard ou chaque petit carnivore piégé, des primes étaient distribuées pour chaque loup abattu... A chaque époque sa bête noire. Le fait même qu'on ne craignait absolument pas le renard quand il y avait des loups, tend à prouver que ce n'est pas tant de l'animal lui-même que l'on a peur... Ce sont les fantasmes humains que l'on voudrait éliminer, et cela nécessite en permanence, un bouc émissaire. A qui s'attaquera-t-on quand, après les loups, on aura fait disparaître les renards, les hermines, les putois, les belettes et du même coup les blaireaux ?

La responsabilité humaine est engagée dans d'autres disparitions ou raréfactions d'espèces.

M. Poëtte cite celle des enfants, dénicheurs systématiques, celle des adultes, braconniers impénitents qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, ont fait régresser les oiseaux. L'extension des cultures, au détriment des bois, explique aussi cette diminution. Le nombre des rapaces nocturnes était encore important, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui, de même pour les diurnes et cela malgré les possibilités de nidification. Mais ces rivaux, pourtant plus sélectifs et plus efficaces, n'ont pas été tolérés des chasseurs et ont subi et subissent encore une destruction acharnée.

Il faut préciser que, même sans battues, le loup n'aurait pas survécu à la déforestation, car il a besoin de couverts importants. Il faut cependant signaler que ce prédateur éliminé, il laissait la place à d'autres avec qui il était en concurrence du point de vue alimentaire et parfois aussi au niveau de l'occupation des terriers.

Carnivoires et Rapaces avaient donc une place tout à fait légitime dans les bois du XX<sup>e</sup> siècle. Le piégeage qui les a décimés entraîna de plus la mort d'animaux non visés comme les hérissons en lisière. La présence du

chevreuil est facilement décelable. Un cri accompagne le galop de fuite lorsqu'on surprend cet animal qui, avec les lièvres et les garennes, constitue la cible des chasseurs. Ceux-ci sont, pour la plupart, groupés en une association dont le garde a pour fonctions d'une part d'interdire toute intrusion sur le territoire de chasse et d'autre part de nourrir le cheptel...

#### EN GUISE DE CONCLUSION

Outre la chasse, le grave problème d'aujourd'hui est l'ouverture d'une sablière géante. Certes, pour la première fois, une commune sera propriétaire de plusieurs dizaines d'hectares. Après exploitation, il doit y avoir remise en état. La reconstitution du bois sera-t-elle effective ? De quelle manière ? Dans quel but ? Comment coexisteront bois communaux et bois privés ? La chasse sévira-t-elle partout ? Comment évolueront les décharges publiques ou privées ? A ce propos, la demande d'extension du dépôt de ferrailles mobilisa bon nombre d'opposants lors de l'enquête. La demande fut repoussée par la Préfecture. C'est une note optimiste. Les autres problèmes restent posés.

Nelly Boutinot

---

**SOCIÉTÉ HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE  
ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS**

---

1978

**Bureau de la Société**

---

<i>Président</i> .....	M. B. Ancien
<i>Vice-Président</i> .....	M. R. Haution
<i>Vice-Présidente</i> .....	Mme G. Cordonnier
<i>Secrétaire-Bibliothécaire</i> .....	Mme G. Cordonnier
<i>Trésorier</i> .....	M. J. Hacard
<i>Archiviste</i> .....	M. Corveys
<i>Secrétaires-Adjointes</i> .....	Mmes Salvage et Henard

---